

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du Manoir, 5e étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4e étage et frappa à la porte de gauche. À peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : "Enfin ! Je vous attendais" ».

Devant elle s'ouvrait un long couloir obscur dont on ne devinait pas la fin.

- Entrez, je vous en prie et n'oubliez pas de refermer la porte

La voix au timbre sépulcral venait du fond du couloir. Peu rassurée, elle s'avança lentement, la main gauche serrant fortement la poignée de sa mallette. Son métier et de nombreuses années de pratique l'avaient néanmoins formée à affronter ce type de situation. Elle était sur ses gardes sans toutefois que la peur l'inhibe.

Le gémissement des lattes du plancher ciré sous ses chaussures aux semelles de crêpe lui indiqua que l'appartement était resté en l'état du jour de la construction de l'immeuble qui datait d'avant la guerre.

En dépit de l'obscurité ambiante elle remarqua que les murs du couloir étaient ornés de nombreuses gravures qui lui parurent être des photos en noir et blanc sans qu'elle pût en distinguer les détails.

Arrivée au bout du couloir, une vaste pièce franchement dépourvue de lumière s'ouvrit devant elle. Il lui revint en mémoire sans qu'elle puisse se l'expliquer, les vers de Victor Hugo étudiés au collège du boulevard Pasteur :

*« Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.*

.....

*Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. »*

- Vous voilà enfin, râla cette voix d'outre-tombe.

Ce qui n'était encore qu'une voix lui faisait face. Ses yeux s'accommodèrent progressivement à la pénombre, la pièce captant le peu de clarté filtrée par deux fenêtres aux persiennes fermées aux trois-quarts et vraisemblablement bloquées par une espagnolette.

C'est ainsi qu'elle distingua la source de la voix. Quelqu'un assis sur une chaise ou dans un fauteuil l'observait certainement sans qu'elle puisse saisir son regard. Néanmoins au son de la voix elle jugea qu'il s'agissait d'un homme. Elle reprit quelque assurance.

- Qui êtes-vous ? Pourquoi m'attendez-vous ? Est-ce que nous nous connaissons ?
- Doucement, doucement. Trop de questions à la fois. Si vous le voulez bien et même si vous ne le voulez pas, je vais reprendre les choses dans l'ordre. Je vous attendais depuis longtemps, excessivement longtemps. Je sais qui vous êtes, peut-être mieux que vous vous connaissez vous-même. Il me tardait de vous le rappeler.
- Ceci est absurde Monsieur. Je n'ai pas de temps à perdre avec vos probables élucubrations. J'ai des personnes à soigner et ceci ne peut attendre.
- Je l'entends bien. La mort peut attendre. Toutefois elle nous surprend fatalement en dépit de tous ces soins organisés, gérés et administrés dans l'espoir illusoire de flirter avec l'éternité. Asseyez-vous dans le fauteuil, là sur votre droite.
- Mais...
- Il n'y a pas de mais. Dès l'instant où vous avez franchi la porte de cet appartement votre destin ne vous appartient plus.

Je vous demande à présent toute l'attention que vous portez habituellement à vos malades. En m'écoutant je vous engage dans une thérapie qui me fera plus de bien que tous les médicaments du monde et vous ouvrira les portes sur l'envers du décor

« Pourrai-je échapper à ce ton autoritaire, à cette voix rauque, râpeuse comme si les flammes de l'enfer en avaient léché les cordes vocales » se dit-elle en cherchant un motif pour échapper à cet inconnu au mental manifestement perturbé.

- Je lis bien dans votre regard. « Cet individu a perdu la raison » vous dites-vous.. Possible, mais avant de me faire interner il vous faudra m'entendre. Asseyez-vous.

Elle s'installa lentement dans le fauteuil et jeta un rapide regard circulaire sur la pièce où remarqua la présence d'un lit et d'une bibliothèque.

- Vous vous appelez Jeanne et...
- Vous vous trompez, je ne m'appelle pas Jeanne.
- Vous vous appelez Jeanne Descourtines ! Vous êtes née le 30 mai 1924, jour de la fête de Jeanne d'Arc. Votre prénom Jeanne, est-ce par défaut d'imagination ou en raison de l'admiration particulière de vos parents pour celle qui bouta les Anglais hors de France ? Je leur fait crédit de cette dernière version. J'aime bien ce prénom. Loin de moi tout esprit de vengeance

Vous vivez l'essentiel de votre jeunesse dans la maison familiale, square de la Quintinie. Maison de caractère sans être une villa de luxe.

Votre père tient un commerce de lingerie fine à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue Pasteur. La grande guerre est déjà loin et les affaires ont bien repris. D'ailleurs, il est permis de douter que ce type de commerce ait été un jour l'autre victime d'une crise quelconque. Même en temps de guerre la bourgeoisie fréquente moins les tranchées que les salons de thé. Votre mère veille à votre bien-être par l'entregent d'une domestique bretonne aux ordres. Donc tout va bien dans la famille Descourtines.

Votre parcours scolaire depuis l'école primaire de la de la rue d'Alleray jusqu'à votre entrée au lycée Buffon en 1935 est en tous points positif. Vous excellez en histoire et en allemand curieusement enseigné dans cet établissement. Les deux allaient-ils de pair dans vos centres d'intérêt ?

- Ma vie privée m'appartient et je n'ai pas à vous répondre sur des sujets qui n'intéressent personne.
- Votre vie privée vous appartient jusqu'au jour où elle vient percuter celles des autres au point de les anéantir.
- Que voulez-vous dire ?
- Vous souvenez-vous certainement de Guillaume ce camarade de classe avec qui vous vous disputiez les premières places et que vous avez mis en difficulté à propos de quelques brioches volées.
- Je ne vois pas de qui ni de quoi vous parlez.
- J'espère que vos pertes de mémoire n'affectent pas les traitements que vous prodiguez à vos malades au point de confondre Marie-Jeanne avec Jeanne-Marie ou

Gabrielle-Marie avec Marie-Gabrielle. Vous risqueriez de les mener rapidement de vie à trépas et, comble de l'amnésie, de perdre votre gagne-pain !

Elle se figea soudainement se demandant encore qui pouvait bien être l'inconnu, cette noire statue du Commandeur, immobile et menaçante dans sa rigidité. Elle n'arrivait pas à saisir le moindre mouvement du visage ni la plus petite lueur du regard qui lui auraient permis de donner un sens à cette confrontation hors du réel. Une histoire de brioches pensa-t-elle en regardant autour d'elle.

Le bloc éphéméride à feuilles détachables posé sur le bureau indiquait curieusement la date du 23 mai 1943 alors que nous étions le 1er juin 1958. Les années de lycée étaient bien loin.

- Votre visage trahit votre pensée qui navigue en ce moment entre incompréhension crainte et désertion. L'anecdote des brioches n'est pas si anodine. Guillaume, votre congénère et concurrent de la classe de première était d'une famille pauvre, très pauvre, où les petits déjeuners n'étaient pas quotidiennement assurés chaque jour contrairement à vous chez qui la prière rituelle « Donnez-nous notre pain quotidien » devait être dénuée de sens.

Guillaume avait faim en partant de chez lui pour le lycée. La boulangerie qui se trouvait sur son chemin était trop tentante pour ne pas imaginer un subterfuge qui en même temps qu'il tromperait la boulangère calmerait les appels de son estomac. Il s'en vanta auprès de quelques camarades dont vous faisiez partie.

Votre légèreté et votre insouciance ou peut-être par défi vis-à-vis d'un concurrent aux prix d'excellence vous amenèrent à vous vanter sur un ton badin et anodin du petit secret des brioches de Guillaume auprès de votre professeur principal. Guillaume fut exclu du lycée. Il ne put évidemment intégrer un autre établissement et ne passa jamais le baccalauréat dont il rêvait pour changer le cours du destin qui, depuis autant de générations dont on se souvenait dans les veillées familiales, avait condamné sa famille à la faim, au froid, à la honte et parfois à la mort prématurée.

- Je ne connaissais pas la vie de Guillaume et je regrette que pour quelques brioches le lycée ait décidé de l'exclure.
- Vous regrettez ? Vous pensez sincèrement que les regrets éternels suffisent ?
- Dites-moi au moins comment vous connaissez cette stupide histoire et en vertu de quoi vous semblez vouloir me faire la morale. Qui êtes-vous enfin ? cria-t-elle

- La chaleur et l'excès de luminosité baissent à cette heure. Vous voulez-bien ouvrir les persiennes et laisser les fenêtres entrouvertes. Un filet d'air nous fera le plus grand bien.

Jeanne obtempéra et fixa les persiennes aux arrêts ancrés à la façade de l'immeuble. Les quatre coups de 16h00 sonnèrent aux deux clochers de l'église qui dominait les toitures de zinc du quartier. Elle se retourna et vit dans la pièce désormais éclairée une chose qui ressemblait à un être humain tout de noir vêtu installé dans un fauteuil roulant. Il portait des lunettes noires qui occultaient ses yeux. Le bras droit sans main était manifestement tordu dans une position qui trahissait l'absence de mobilité du coude, fermé de telle sorte que ce qui restait de l'avant - bras se tenait en permanence proche de l'épaule. Ses vêtements ne permettaient pas de savoir s'il disposait de ses deux jambes. Le plus horrible était sa bouche sans lèvres, ouverte sur une mâchoire supérieure dont les quelques dents restantes penchaient tantôt vers l'extérieur tantôt vers le palais le tout formant une grimace mimant un cri de douleur inaudible ou un appel au secours muet. L'explication de la voix torturée – de profonds clamavi – l'atteignit en pleine figure.

- Oh mon Dieu, murmura-t-elle
- Laissez Dieu hors de cette affaire ! Il est trop tard pour l'implorer. Le diable a gagné la partie qui nous occupe.
- Je comprends votre souffrance quelle qu'elle soit Monsieur et je compatis à votre handicap auquel je pense ne pouvoir être d'aucune utilité malheureusement. Je vous prie de m'excuser mais il est important que retourne soigner mes malades, vous le comprendrez. Je suis contrainte de vous quitter
- L'imploration et la compassion ne suffiront pas pour vous dédouaner. Vous ne vous en sortirez pas avec de bons sentiments.
- Je ne comprends pas. Je ne suis pour rien dans votre état.
- Reprenez votre place dans ce fauteuil et vous comprendrez pourquoi il est important pour moi que vous écoutiez la suite de mon histoire. De notre histoire.

Contrariée, elle retrouva le fauteuil face à l'homme qui semblait vouloir manipuler le miroir de son existence. Elle se demanda quelle pouvait être cette tranche de vie qu'elle aurait pu partager avec cette...avec cet infirme qui n'avait jamais compté

dans ses patients depuis treize ans qu'elle exerçait le métier d'infirmière. Ou alors était-ce avant ?

- Jeanne, nous nous connaissons depuis notre adolescence. A l'époque je ne ressemblais pas à l'épouvantail que vous avez devant vous, je vous rassure.

Vous rappelez-vous que vous passiez vos vacances en famille dans la résidence secondaire de vos parents au fin fonds de la Bretagne dans le village de Lesconil, charmante localité située en bord de mer ? De mon côté, faute de pouvoir poursuivre mes études j'ai commencé à travailler, à l'âge de dix-sept ans. L'été 1942, je m'offris un billet de de train avec mes maigres économies et je passai mes congés payés chez mes grands-parents à Plobannalec, village voisin de Lesconil côté terre. Ils y possédaient une ferme et vivotaient péniblement avec trois vaches et deux cochons. Durant ce mois d'août, je les aidai au mieux de mes capacités

Ceci fait, il me restait beaucoup de temps pour les loisirs qui me portaient inévitablement vers la plage des Sables Blancs que vous fréquentiez vous-même et où nous nous sommes retrouvés.

C'est sur cette plage également que nous avons fait la connaissance de Jacques, Jean-Louis, Yves, Pierre-Marie, Marie-Louise et Bernadette qui se faisaient appeler « Les marsouins rebelles ». Ils nous avaient adoptés, vous et moi. Nous étions les « parigots », la laisse de mer des vacances. Est-ce que votre mémoire vous revient ?

- Vous êtes...Guillaume... ? murmura Jeanne dans un souffle, le corps tendu, les mains crispées sur les bras du fauteuil.
- Je me demande pourquoi vous me prenez pour Guillaume plutôt que pour Jacques ou Jean-Louis par exemple.

Jeanne sidérée ne dit pas un mot.

- Oui, Jeanne. Je suis Guillaume que vous avez retrouvé sur une plage bigoudène par la voie inexplicable du destin. Votre insouciance, votre liberté de parole et votre gaité communicative nous emportaient tous dans des tourbillons de jeux et de plaisanteries faisant la nique aux difficultés quotidiennes d'un pays occupé et ayant abandonné les rênes de son propre destin.

Pour ma part, la folie douce des congés avait rangé mon exclusion du cursus scolaire aux archives d'une tranche de vie oubliée. A ce moment-là, je ne pouvais pas savoir que vous aviez été l'artisan néfaste de mon karma.

Nous nous amusions donc. Souvenez-vous.

Nous allumions des feux de camp sur la grève et nous nous noyions dans des discussions sans fin exacerbées par un alcool local. Désinhibé, je m'aventurais à goûter le sel de vos lèvres. Vous ne vous y opposiez pas. Une fois dégrisé au petit matin il me venait la vision de Faust pactisant avec le Diable dans l'alchimie de la désinvolture et de la veulerie. Qui était Faust ? Qui était le Diable ?

Le regard de Jeanne était fixé sur une ligne d'horizon invisible. Elle cherchait le bout de la pelote déroulée par Guillaume, sa pensée sidérée naviguant entre l'image du jeune homme musculeux et fougueux de la plage des Sables Blancs et ce monstre sorti du tréfonds de l'enfer.

- Voulez-vous un café ou autre chose...un biscuit, un fruit ?
- Je vous remercie. Je suppose que vous ne m'attendiez pas pour évoquer quelques baisers minables dans un arrière-pays hors du siècle. Quelle force vous anime pour sublimer la frivolité d'un instant alors que vous me donnez à voir et entendre une terrible déchéance sans rémission ?
- La frivolité de mon récit comme vous le dites si bien, n'en accentuera que mieux la sauvagerie bestiale.

Je pense que vous n'avez pas oublié nos soirées au bar de l'arrière port. Au début des années 1940 Jacques, Yves, Bernadette et les autres y refaisaient le monde et surtout « leur » monde dont ils voulaient chasser l'occupant. Leur récit enthousiaste de quelque opération clandestine avait le goût de l'imprudence lorsqu'ils se réclamaient de la Résistance à l'occupant sans souci de leur auditoire. Dans ces soirées où l'alcool déliait les langues, je ne pus m'empêcher de dévoiler ma solidarité. Je faisais partie de la Résistance dans un groupe de cheminots de la gare Montparnasse. Chacun le sut y compris vous, Jeanne. Nous étions des héros auto-proclamés dans ce bistrot de la rue du Port.

En cette fin d'été 1942, nous sommes tous deux rentrés à Paris. Je suis retourné au charbon et vous au magasin paternel en attendant l'entrée à la faculté de médecine. C'est au rayon de la lingerie de luxe que vous avez fait la connaissance de l'officier SS Horstmann. Il manifesta autant d'intérêt pour vous que pour la lingerie. De la lingerie fine à celles qui la portent il n'y a qu'une caresse. Que recherchiez-vous en la compagnie de cet officier, dans les bars, au restaurant au théâtre ? L'écoute d'un

nouvel ordre social ? Non. Vous connaissant vous saisissez une nouvelle fois, l'opportunité de valoriser de votre propre personne plus que de séduire un officier d'un régime honnit., occupant de votre pays de surcroît.

Un jour, sans doute enivrée par le champagne plus que par le charme douteux de l'officier Horstmann, vous vous êtes enorgueillie de connaître des réseaux de résistance. Je fus arrêté avec tous mes camarades du groupe.

Quelques semaines plus tard, le dimanche 30 mai 1943, j'eus le droit à un billet gratuit et sans retour dans le train à bestiaux Paris- Buchenwald. Au même moment, j'imagine que vous receviez un superbe bouquet de roses du SS Horstmann pour votre fête.

Arrivé au camp de concentration, je fus affecté au block 46 de sinistre mémoire. D'humain vous y étiez transformé en cobaye avec la certitude que la mort était au bout du scalpel ou de la seringue.

Expériences sur les soins de brûlures au phosphore, sur le typhus pour la fabrication de vaccins, sur les prothèses articulaires, interventions chirurgicales d'ordre médico-légal et d'autres réjouissances, tel était notre quotidien de rats de laboratoire.

Aujourd'hui je suis un accident de la vie ou plutôt de la mort. J'aurais dû recevoir la piqûre létale à la fin de mon protocole d'expériences. Mais lors de l'évacuation précipitée du camp par les SS en avril 1945, j'ai été oublié dans une salle du block 46. Mes bourreaux m'avaient laissé aux portes de l'enfer.

C'est grâce à vous Jeanne que j'ai servi de jouet macabre à une horde d'assassins dont la perversité et la cruauté sont le propre du genre humain. Les animaux en sont incapables.

Jeanne semblait en proie à une crise de tétanie. Tout son corps était pris de tremblements. Les larmes inondaient ses yeux tandis qu'elle perdait conscience de son environnement. Elle avait le sentiment confus que sa vie basculait dans un néant insondable. Elle cherchait la porte de sortie. Soudain elle se reprit.

- Qu'est-ce qui vous permet de dire que je suis à l'origine de votre malheur ? En avez-vous la moindre preuve ?
- Pour une fois vous avez joué de malchance.

Alors que l'essentiel des archives de la SS et de la Gestapo ont été détruites avant la libération de Paris, certains dossiers ont été retrouvés et notamment ceux concernant les réseaux de résistance du 14^e et du 15^e. Le standartenführer Horstmann était un officier méticuleux au point d'avoir mentionné votre nom dans un rapport dont j'ai eu connaissance par une source que j'éviterai de nommer. J'ai été étonné que vous n'ayez pas été « inquiétée » à la libération. Plus tard, j'ai compris que vous aviez de la « ressource ».

- Vous avez donc patiemment attendu que le destin me conduise à vous pour que vous m'exposiez les attendus de votre vengeance.
- La vengeance déguisée en justice serait ma plus affreuse grimace. Cela me rendrait-il mes jambes désarticulées, mon bras torturé, mes lèvres brûlées et mon oeil manquant ? Je ne vous dénoncerai pas. « La vengeance est la faiblesse de l'âme* » dit-on. Loin de moi tout esprit de vengeance, je veux votre rachat. C'est le prix de l'amân.
- Que voulez-vous que je fasse ?
- Vous m'avez fait conduire en enfer sur terre. Seule la mort aurait pu m'en sortir. Je n'ai pas eu cette chance. Tous les jours et toutes les nuits des démons en blouse blanche hantent mon esprit ; des scalpels, des scies, des ciseaux, des aiguilles, des pinces à ongles et j'en passe, me torturent le corps et asservissent mon esprit.

Vous êtes infirmière, Gabrielle car tel est votre prénom d'usage aujourd'hui. Jeanne a martyrisé ses chevaliers, Gabrielle sera l'ange de la rédemption. A compter d'aujourd'hui vous serez mon infirmière. Vous me visiterez matin et soir pour soulager mes douleurs physiques et mentales en contemplant un monstre rescapé du Styx. Il n'y a pas d'alternative. Vous ne pourrez échapper à votre destin Gabrielle.

Gabrielle garda le silence pendant de longues minutes, se torturant les mains, le regard pointé vers la fenêtre ouverte où elle apercevait les deux clochers illuminés par le soleil déclinant.

Sans un mot elle se leva prit sa mallette et se dirigea vers le couloir qui prenait un peu de la lumière venue de l'extérieur.

- « A demain Guillaume » dit-elle sans se retourner.
Remontant le couloir, elle regarda rapidement les photos exposées. Toutes représentaient des scènes des camps de concentration nazi.

- Gabrielle ! J'ai oublié de vous dire que des « marsouins rebelles », seules Marie-Louise et Bernadette ont pu fêter la libération de leur village. Rassurez-vous, vous n'y êtes pour rien.

* *D'après François de la Rochefoucault*